

Jean-François Chabas

LES SECRETS DE FAITH GREEN



casterman

POCHE



LES SECRETS DE FAITH GREEN

« Descendez-moi ce fumier ! »

J'étais tellement paniquée que je suis restée là, bouche ouverte, sans bouger ni crier, tandis que les bandits couchaient en joue mon père. Quand le premier coup de feu a claqué, j'ai fermé les yeux.

Faith Green a 12 ans en 1922, quand elle rédige ces lignes dans un cahier recouvert de cuir rouge.

76 ans plus tard, elle débarque dans la vie et la chambre de son arrière-petit-fils, avec sa mauvaise humeur, un énorme revolver et son journal intime planqué au fond de sa valise.

Une aventure américaine.

illustration Christophe Blain

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
légende

historique

fantastique

N001

€

ISBN 978-2-203-03002-2

dès 10 ans



9 782203 030022

www.casterman.com

Les Secrets
de Faith Green

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com
ISBN : 978-2-203-06691-5
N° d'édition : L.10EJDN001084.N001

casterman

© Casterman 1998, 2012 pour la présente édition

Achevé d'imprimer en mai 2012, en Espagne.

Dépôt légal : septembre 2012 ; D.2012/0053/374

Déposé au ministère de la Justice, Paris

(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays. Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Jean-François Chabas

LES SECRETS DE FAITH GREEN



Illustré par Christophe Blain

casterman
POCHE

*Pour Faithy baby, l'infirmière la plus adorable
de tout le Royaume-Uni*

1



CINTRÉE

— Mickey, viens par là. Il faut qu'on parle sérieusement.

Quand ma mère prend ce ton-là, c'est mauvais signe. J'ai dit, à tout hasard :

— Hé, m'man, j'ai rien fait ! Je te jure !

— Arrête de jurer à tout bout de champ. Ça m'énerve et ça te fait ressembler à un marchand de voitures d'occasion. Je n'ai rien à te reprocher pour une fois. Je veux juste te parler de... Rejoins-moi dans le salon.

J'ai enlevé mes *blades*, mis mes baskets et j'ai suivi ma mère.

— Mickey, tu as douze ans maintenant. Tu es assez grand pour ne pas piquer une crise si je t'annonce une nouvelle désagréable.

Aïe. J'ai attendu la suite.

— Ton arrière-grand-mère va venir ici. Nous allons l'installer dans ta chambre.

— Faith ?

— Oui, Faith. C'est ton seul arrière-grand-parent qui soit encore vivant, non ?

— Et pourquoi dans ma chambre ?

— Parce que c'est la plus grande pièce de l'appartement, et qu'il y a le lit de Jess. Et puis parce que je préfère qu'elle ne soit pas seule pendant la nuit. Au cas où. Tu sais qu'elle n'a jamais quitté le Montana. Ça va lui faire bizarre de se retrouver ici.

— C'est surtout à moi que ça va faire bizarre. Elle a quel âge ?

— Quatre-vingt-huit ans, je crois. Viens m'aider, on va faire le lit de Jess.

Mon père, ma mère et moi vivons à Brooklyn. C'est un quartier de la ville de New York. Nous habitons un minuscule appartement. Mon frère Jess est parti il y a un an pour l'université et il revient pendant les vacances. Mes parents tiennent une épicerie italienne au rez-de-chaussée de notre immeuble : *Coglioni's*. La famille de mon père est originaire de Naples.

Du côté de ma mère, ce sont des Irlandais. On dit que les deux communautés ne s'adorent pas ; je pense que c'était vrai autrefois, mais les choses se calment un peu maintenant. Faith Green est la grand-mère de ma mère. Une femme qui a toujours vécu au milieu des bois, près de la ville de Blackberry au nord du Montana, un trou perdu collé à la frontière canadienne. C'est à peu près tout ce que je sais d'elle. Je l'ai vue une fois quand j'avais cinq ans ; nous étions allés la voir avec ma mère. Je garde le très vague souvenir d'une grande maison de bois. C'est aussi une des seules fois où je me suis baladé dans la nature. Nous ne sommes pas assez riches pour nous payer des vacances et nous restons toujours à Brooklyn.



Je passe mon temps libre à faire du roller avec les copains. Mes parents travaillent jusqu'à neuf heures le soir et il m'arrive de leur donner un coup de main.

Ce n'est pas la vie en rose, mais pas l'enfer non plus. On s'en sort.

Au dîner, j'ai demandé :

— Elle reste combien de temps, Faith ?

Ma mère a posé ses couverts et elle a regardé mon père, l'air embarrassé.

— Ah... mais je croyais que tu avais compris, Mickey. Elle est là pour toujours.

— Pour toujours ? Qu'est-ce que c'est que ces salades ? Bon sang de bor...

— Tu veux une claque pour t'apprendre à parler comme ça ? s'est emporté mon père.

— Pardon. Ça m'a échappé. Mais qu'est-ce que...

— Grand-mère est quelqu'un de... spécial, a dit ma mère. Elle m'a téléphoné il y a deux jours pour me dire qu'elle venait mourir chez nous. Ce sont ses propres mots : « Allô, ma petite. J'ai décidé de m'installer chez vous pour mourir. J'arrive dans une semaine. À bientôt ! »

Je me suis gratté le crâne.

— Elle est cintrée ?

— Oh, je ne crois pas. Je suis même sûre que non. Mais elle est, de loin, la personne la plus têtue de la famille.

Mon père a soupiré et j'ai su ce qu'il pensait. « Ça promet ! » Quant à moi, j'ai essayé d'imaginer ce qui se passerait si je découvrais un matin le cadavre de mon arrière-grand-mère dans la chambre, ou si, pire encore, la vieille dame tenait le coup jusqu'à cent ans : elle partagerait ma chambre pendant des années !

Malgré les efforts de ma mère pour entretenir la conversation, mon père et moi avons piqué du nez dans notre assiette. Sans gros effort d'imagination, on aurait pu apercevoir au-dessus de nos têtes des petits nuages noirs de bandes dessinées.



2



LE VAMPIRE

Il y a des vieux qui ont l'air de vieux, et c'est tout : on ne peut pas les imaginer autrement, le cerveau n'arrive pas à faire fonctionner la machine à remonter le temps. Il semble qu'ils ont toujours été comme ça.

Et il y en a d'autres qui gardent sur leur visage le souvenir vivace de la jeunesse. Comme si les années n'avaient pas tout à fait réussi à vaincre leur énergie.

Faith Green ressemblait à une jeune fille qu'on aurait déguisée en vieille dame. Lorsque mes parents et moi sommes allés la chercher à la station de car – elle avait fait trois jours de voyage –, je m'attendais à trouver une espèce de débris chevro- tant, à peine capable de tenir debout. Elle a sauté

du marchepied – je dis bien sauté – et a promené ses yeux gris sur les quelques personnes présentes avant de nous apercevoir. Elle était plus grande que ma mère, son visage était creusé de rides qui paraissaient dues à la vie au grand air plus qu'à son âge. La première pensée qui m'est venue, c'est qu'elle n'avait pas l'air commode.

Dans la voiture, elle a commencé :

— Ce gars-là n'est pas plus musclé qu'un poulet. Tu as quel âge ? Douze ans ? J'aurais dit dix. Ou neuf.

J'avais déjà envie de lui envoyer un marron. J'ai serré les dents et me suis forcé à sourire. Elle a continué, en s'adressant à mes parents :

— Je vais vous le dire tout de suite, pour qu'il n'y ait pas de malentendu : ne vous attendez pas à un héritage fabuleux. Je n'ai rien mis de côté. Vous ne gagnerez pas un sou à m'héberger. Je peux payer ma nourriture, mais c'est tout.

— Je vous assure... a bredouillé mon père.

— Oui, oui, je préfère que vous ne vous fassiez pas d'illusion, a tranché Faith Green.

Mon père pianotait sur son volant. J'ai failli pouffer, comme on peut le faire à un enterrement,

ou devant un prof particulièrement sévère. Le rire nerveux qu'on a dans des situations affreuses. Nous allons héberger un monstre ; un monstre qui n'avait pas du tout l'air mourant.

Elle a été stupéfaite que nous puissions habiter dans un appartement si petit.

L'ensemble n'atteignait pas la taille de sa salle de séjour, nous a-t-elle dit.

— Oui, lui ai-je répondu, perfide, vous étiez sans doute bien mieux chez vous.

Ma mère m'a fusillé du regard et Faith Green a souri, comme si je venais de lui en raconter une bien bonne.

La vieille dame n'avait emporté avec elle qu'une valise ; mon père lui a demandé ce qu'elle avait fait du reste.



— Un ami s'en occupe là-bas. Et il tiendra la maison en état. Oh ! un poste de télévision, dans la chambre !

Je m'étais battu avec mes parents pour l'obtenir, cette télé. Enfin une chose qui lui faisait plaisir.

— La télévision dans la chambre ! Quelle horreur ! Je n'en veux pas !

C'est quand elle a prononcé cette phrase que j'ai commencé à la détester pour de bon.

Mon arrière-grand-mère se couchait à huit heures le soir pour se réveiller le matin à cinq heures, « au chant du coq » comme elle disait. Il faudrait être très fort pour trouver un coq à Brooklyn, mais la vieille toupie avait une horloge dans le crâne. Sans l'aide d'aucune sonnerie, elle s'asseyait toute raide dans son lit le matin et, comme à cette heure il faisait encore sombre, sa silhouette m'évoquait un vampire dressé dans son cercueil.

À peine debout, elle se précipitait dans la salle de bains pour faire sa toilette et s'habiller puis courait remuer les casseroles. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle faisait exprès de les entrechoquer, mais, pour le moins, elle n'essayait pas d'être discrète. Je collais mon oreiller sur ma

tête, imaginant que mes parents devaient faire de même. Puis j'attendais que la tortionnaire s'en aille faire sa promenade matinale.

Elle n'avait jamais quitté son coin du Montana, mais la ville, au lieu de l'effrayer, l'amusait beaucoup. Elle trottait pendant des kilomètres, ce qui faisait notre affaire puisque cela nous permettait de nous rendormir pendant une heure ou deux avant le départ pour le travail et l'école. Le pire était qu'il ne faisait pas bon l'empêcher de se coucher tôt, le soir. À partir de huit heures, le moindre craquement dans l'appartement, ou le murmure de la télévision du salon, avec le son baissé jusqu'à en être inaudible, provoquaient des « Chuut ! » indignés. Mon père et moi échangeons alors un regard et je me demandais quel était celui, de nous deux, qui avait le plus envie de tuer la vieille dame.

3



LES CAHIERS

J'ai trouvé les quatre cahiers alors que Faith Green était chez nous depuis une quinzaine de jours.

C'était un dimanche ; elle était partie, comme à l'accoutumée, faire sa promenade. Ma mère lui avait dit pourtant que la ville était dangereuse et qu'elle risquait, à toujours traîner dans les rues, de se faire agresser. Pour toute réponse, la vieille avait sorti une pétoire de son sac. Un énorme revolver de western. C'était, nous avait-elle dit, l'arme de son père.

— Ça t'arrête un bison en pleine course ! Qu'ils y viennent !

J'avais été assez déçu, parce que je comptais beaucoup sur ses promenades pour qu'il lui arrive malheur. Ne me jetez pas la pierre. Personne ne

peut imaginer ce que c'est que de vivre avec Faith Green.

Ce dimanche, j'étais d'une humeur massacrante. Ma cauchemardesque voisine de chambre était plus en forme que jamais. « Je viens mourir chez vous ! » Tu parles. Ma mère avait mal compris ; c'était sans doute « Je viens vous faire mourir », qu'avait dit cette sale... cette sale...

Mes yeux se sont arrêtés sur sa valise, dont la poignée dépassait du couvre-lit de Jess.

En temps normal, jamais je ne me serais permis une indiscretion. Mais j'ai jugé que les persécutions dont j'étais l'objet avaient valeur d'excuse et j'ai tiré la valise de sous le lit. Je l'ai ouverte.

Presque tout de suite, j'ai regretté mon geste. L'intérieur de la valise ne ressemblait pas du tout à Faith Green. On aurait dit un de ces faux bagages de petites filles, où elles rangent les colifichets de leurs poupées. Et leurs secrets.

Je me sentais si mal à l'aise, à pénétrer ainsi dans l'intimité de la vieille dame, que j'ai failli refermer la valise. Mais tout à coup j'ai pensé à la télé, ma télé. J'ai pensé aux matinées tranquilles, d'avant... Aux soirées pendant lesquelles nous pouvions

parler normalement, sans chuchoter comme dans un confessionnal. Alors j'ai haussé les épaules et j'ai commencé à farfouiller. Au milieu de rubans soigneusement roulés, d'ouvrages au point de croix entassés et pliés, il y avait quatre énormes cahiers, de vrais bottins à la couverture de cuir rouge, fermés par une languette. J'ai pris un des cahiers et je l'ai ouvert à la première page. C'était un journal. L'écriture était nerveuse mais droite ; tout à fait le genre de ma chère arrière-grand-mère.



Sur la première page, j'ai lu :

30 OCTOBRE 54

Alakazam est mort. Il était très vieux et je croyais que j'avais eu le temps de me préparer à sa disparition.

J'ai pourtant pleuré toute la matinée. Tom s'est moqué de moi. Je crois que je vais le quitter. Un homme qui ne comprend ce que c'est que de perdre son chien n'est pas un homme. Je lui ai dit que j'aimais Alakazam plus que lui et il a ri à nouveau.

16 NOVEMBRE 54

Tom est parti. Il m'a volé quelques objets, croyant sans doute que je m'en rendrais compte trop tard. Mais je me suis dit que c'était payer peu cher le fait d'en être débarrassée.

Pendant quelque temps, je me passerai d'amant.

J'ai refermé le cahier en entendant la porte de l'appartement qui claquait, je l'ai remis dans la valise et j'ai fourré le bagage sous le lit de Jess puis, dans le mouvement, je me suis précipité entre mes draps.

— Encore couché ? On ne fera rien de bon de toi, mon gars.

— C'est dimanche, Faith.

— Toutes les excuses sont bonnes, pas vrai ?

Elle est allée prendre une veste en laine dans les étagères où elle rangeait ses vêtements.

— Je suis revenue mettre un petit lainage ; ce serait trop bête que je tombe malade, n'est-ce pas ?

Le sourire qu'elle affichait était si proprement sardonique que j'ai cru, à cet instant précis, qu'elle lisait dans mon esprit. Pourvu qu'elle ne devinât pas que j'avais violé le secret de son cahier...

Elle m'a laissé. J'ai attendu un moment puis suis allé reprendre ma lecture. Elle se passerait d'amants... J'ai essayé d'imaginer Faith Green en mangeuse d'hommes et j'ai failli éclater de rire. Mais, comme malgré moi, se sont imposés à mon souvenir les yeux gris de mon arrière-grand-mère et j'ai dû m'avouer qu'ils étaient encore très beaux.